

# **LES LOGES DU MAL**

**Enzo BARTOLI**

Dépôt légal août 2015  
Droits d'auteur © 2015 Enzo Bartoli  
Tous droits réservés

## PREFACE

### ELOGE DES LOGES

Vous avez de la chance !

Car si vous lisez ces lignes, c'est que vous tenez entre les mains le dernier livre d'Enzo Bartoli et que vous vous apprêtez à vivre une aventure captivante et originale.

Captivante, parce que ce romancier, dont le talent m'avait déjà interpellé dans « Série noire pour femmes en blanc » ou « Curriculum Mortem », ouvrages de haute qualité, qui ont d'ailleurs, ce n'est pas un hasard, figuré dans la sélection finale du prestigieux Prix du Quai des Orfèvres, sait mener une intrigue et, tout en respectant les codes du roman policier, nous entraîner dans un univers fascinant.

Original, parce que, cette fois, Enzo Bartoli a choisi pour cadre le monde du théâtre.

Or, le théâtre, lieu de toutes les métamorphoses, royaume des contrastes, est l'endroit idéal pour nous perdre, nous faire croire que nous tenons enfin le coupable et, pirouette après pirouette, de vrais saluts en faux rappels, nous guider sur de délicieuses fausses pistes.

Vous remarquerez le contraste, habilement mis en relief par l'auteur, entre le monde technique, tactique, rationnel, des enquêteurs et celui d'ombres et de lumières, fantasque et subtil, qui caractérise la vie des planches.

Enzo Bartoli, j'ai modestement fait mon enquête, moi aussi, doit bien connaître le milieu du spectacle vivant.

Il nous le décrit avec une grande précision.

Et l'intrusion des méthodes policières dans cet univers mouvant est tout à fait réjouissante.

Mais, attardez-vous sur le style...

Cet écrivain sait se faire caméléon, comme tout auteur digne de ce nom.

Et, puisqu'il nous convie à fréquenter des lieux où règne le dialogue, son livre en adopte le rythme.

C'est simple, efficace, percutant.

Je me garderai bien de vous dévoiler le moindre indice sur l'intrigue, ce serait peu amical de ma part à l'égard du lecteur ou de la lectrice que vous êtes, mais je peux vous garantir que, vers la fin du roman, à l'heure où le dénouement approche et où le rideau final s'apprête à tomber sur le plateau, il serait prudent, pour vous, de ne pas prévoir une activité impérative qui vous sorte de votre lecture...

Vous n'y arriverez pas !

Bonne route, donc, dans ces pages !

Et permettez à l'ancien président des auteurs dramatiques de ce pays que je suis, de souligner qu'un roman policier de cette qualité, adapté avec intelligence, ferait une pièce sensationnelle, ou un scénario diablement entraînant.

Mais c'est une autre histoire... et, pour l'instant, je vous invite à déguster ces *Loges du mal* avec, pour guide, un Enzo Bartoli au mieux de sa forme !

Jean-Paul Alègre

## CHAPITRE 1

C'était un petit matin blafard, comme seul un mois de novembre à Paris est capable d'en offrir.

Le pas des OPJ ayant assuré la permanence reflétait la lassitude d'une nuit d'interventions, les vitres du dépôt suintaient des misères crasses accumulées au fil des interpellations, les cris qui s'en échappaient n'arrangeaient en rien le climat et le tout avait des relents de gueule de bois mal assumée.

En lissant la peau de son crâne impeccablement rasé, le commissaire Sylvain Boulay leva les yeux au ciel. L'épais brouillard qui s'accrochait aux murs de pierres lui confirma qu'aujourd'hui encore, la cour d'honneur du 36 ne verrait pas la lumière du jour.

Il la traversa très vite, le visage enfoui dans l'écharpe qui ne le quittait plus dès les premiers frimas, pour s'engager dans le célèbre escalier au lino noir.

Arrivé au troisième étage, il salua le planton de service au sas d'accès et s'assura d'un coup d'œil à la pendule qu'il disposait du temps nécessaire pour préparer la « grand-messe » qui se tiendrait tout à l'heure sous la Tour Pointue, dans le bureau du directeur de la PJ parisienne.

Quotidien, l'exercice n'avait rien d'exceptionnel, mais il savait que l'ordre du jour de cette assemblée serait bousculé par les événements de la nuit et qu'en sa qualité de patron de Crim', il serait cette fois encore l'objet de toutes les attentions.

Son PC n'avait pas démarré que le commandant Gilles Tissandier se présentait déjà à la porte de son bureau. A son habitude, il l'accueillit d'une solide poignée de main en l'invitant aussitôt à s'asseoir. L'Officier de Police Judiciaire s'exécuta en déposant sur le bureau directorial un dossier constitué de quelques feuillets de format standard. Sylvain Boulay s'en empara pour l'ouvrir distraitement :

- Je regarderai ça de plus près tout à l'heure, dit-il très vite. Pour le moment, je vous écoute.

Plus par réflexe que par nécessité, Gilles s'éclaircit la voix pour entamer son compte-rendu.

- Bien. Inutile de vous demander si vous avez écouté la radio ou regardé la télé depuis mon coup de fil. Vous savez de toute façon que le comédien Albin Clavel a été retrouvé mort hier soir, aux alentours de dix-neuf heures trente, dans sa loge du théâtre du Palais Royal. La presse a déjà révélé qu'il s'agissait d'un assassinat. D'où le battage médiatique que vous savez.

Il prit un temps pour s'assurer que son supérieur le suivait et reprit :

- De notre côté, nous avons été prévenus par nos collègues du commissariat de l'arrondissement, les premiers sur les lieux, qui avaient eux-mêmes été alertés par un électricien venu effectuer une réparation dans la loge de la victime. C'est lui qui a découvert le corps lorsqu'il a ouvert la porte après avoir frappé à plusieurs reprises. Notre procédurier et les collègues de l'Identité Judiciaire ont procédé à la levée du corps. Les premières constatations et les photos sont dans la chemise.

- Vous pouvez peut-être me les résumer ?

- Le décès est intervenu à peine une demi-heure avant qu'on le découvre. Il a eu la carotide tranchée à l'aide d'une lame très effilée, sans doute un rasoir ou un scalpel, alors qu'il était allongé sur une bergère. Aucune trace de lutte. On suppose que son agresseur l'aura surpris en arrivant par derrière, ou qu'il s'agissait de quelqu'un de son entourage. Les prélèvements et les relevés d'empreintes n'ont encore rien révélé. On espère plus du côté de l'autopsie, mais le jeune Chadly Limam, de l'I.J., ne semblait pas très confiant.

- Témoins ? enchaîna Boulay avec la sobriété qui le caractérisait dans ce genre de circonstance.

- Peu. Deux personnes se trouvaient dans le théâtre à ce moment-là : l'électricien et une caissière. Je les ai convoqués ce matin pour enregistrer leurs dépositions, mais, d'après ce qu'ils nous ont dit hier, aucun des deux n'a ni vu ni entendu quoi que ce soit.

- Si proche de la représentation, il n'y avait personne d'autre ?

- Clavel était le seul à arriver de bonne heure. Le personnel n'est sur place que quelques minutes avant l'ouverture des portes. Quant aux autres comédiens, ils étaient en train de boire un verre dans une brasserie où ils se retrouvent tous les jours avant de rejoindre le théâtre.

- OK, murmura le Principal.

Il se décida à feuilleter le dossier constitué par Gilles, contempla quelques clichés et ne put retenir un soupir :

- On peut dire que quand vous dérouillez, vous ne faites pas semblant ! Qui comptez-vous faire bosser là-dessus ?

- Même s'ils n'étaient pas là hier soir, je verrais bien Guilbert et Lanternier. Je crois qu'on va avoir besoin des meilleurs... Surtout au vu du tapage qu'il y a déjà autour de cette affaire.

Le patron de la Crim' eut un geste d'assentiment devant le bien-fondé de ce choix. Le capitaine Pascal Guilbert, surnommé « Tonton » en souvenir du slogan politique « La force tranquille », possédait non seulement l'expérience et l'assurance nécessaires pour conduire une enquête de ce genre, mais aussi la discrétion requise dans le cadre d'une affaire ultra médiatisée. Son jeune binôme, le lieutenant Guilhem Lanternier, le « Beau gosse » de la brigade, marchait plus à l'intuition, était plus impulsif aussi. Deux caractères un peu opposés, mais qui, réunis, fonctionnaient à merveille.

- C'est aussi à eux que j'aurais pensé, confirma-t-il. Inutile de vous rappeler tout le bien que je pense de Guilbert, qui est arrivé ici quand j'étais encore sur le terrain. Quant à Lanternier...

Sylvain Boulay n'eut pas besoin de finir sa phrase pour qu'un sourire complice s'affiche sur le visage de son chef de groupe. Les échanges d'amabilités entre les deux hommes étaient devenus célèbres dans la grande maison. Dès son arrivée, Guilhem était devenu la cible favorite du principal. L'insouciance du jeune homme lui avait permis d'y répondre sans la moindre crainte apparente et depuis, lorsque toutefois le service le permettait, ils ne manquaient plus une occasion de « se chercher ». Ce qui ne remettait nullement en cause, ni le respect teinté d'admiration que le lieutenant portait au commissaire, ni la reconnaissance de ce dernier pour le travail fourni par la jeune recrue. Reconnaissance d'autant plus vive que c'était aussi à lui que la brigade devait de compter encore « Tonton » dans ses rangs, après qu'il soit parvenu à le dissuader de demander sa mutation en Province, comme il était pourtant fermement décidé à le faire un an plus tôt.

- Bref, reprit le principal, j'aimerais bien moi aussi voir ces deux-là bosser sur ce dossier. Seulement...

- Seulement ? osa Gilles en rechaussant ses lunettes qu'il venait d'essayer méticuleusement.

- Seulement je ne crois pas que le Parquet vous confiera l'enquête.

Devant la mine surprise de son subordonné, le commissaire choisit de ne pas le laisser plus longtemps dans l'ignorance.

- Ce Clavel n'était pas seulement un comédien célèbre, vous le savez. Il a aussi fait parler de lui par ses engagements politiques, ses prises de position pour la laïcité et son soutien à l'un des candidats à la dernière présidentielle. Bref, sujet sensible !

- Vous pensez donc que l'enquête pourrait être confiée plutôt à un groupe de l'antiterroriste ?

- Je n'en sais rien encore, mais il faut l'envisager. D'autant que...

Le principal laissa planer un silence annonciateur de nouvelles révélations.

- D'autant, reprit-il, que profitant justement de ses accointances politiques, la victime avait demandé à bénéficier d'une mesure de protection rapprochée.

- Vous voulez dire que les gars du S.P.H.P étaient censés le protéger quand...

- Non. La demande n'avait pas été jugée recevable. N'empêche qu'il s'estimait menacé et, apparemment, à juste titre. Tout ça pour vous dire qu'on ne va pas foncer tête baissée sur ce dossier. J'espère pouvoir vous en dire plus tout à l'heure.

Gilles acquiesça d'un hochement de tête et confirma à son patron qu'il attendrait un éventuel feu vert avant de poursuivre son travail.

- Je tiens de toute façon le dossier à la disposition du juge d'instruction une fois qu'il sera nommé. Par contre, qu'est-ce que je fais pour l'audition des témoins ?

Sylvain Boulay vérifia à nouveau l'heure sur son téléphone portable.

- C'est prévu ce matin ?

- Oui, je les ai convoqués dans la foulée. J'avais prévu de faire ça avec Tonton, justement.

- Et sans Lanternier ?

- Il est à Fleury-Mérogis. On a obtenu la levée d'écrou pour entendre Kerboua, dans l'affaire de La Villette. C'est tombé sur lui.

- Eh ben, on va encore le récupérer de bonne humeur ! Bon, vous faites au mieux pour ce matin. Je vous donne des nouvelles en sortant de chez le dirlo.

Gilles quitta le bureau tandis que son patron scrutait l'une des photos du dossier qu'on venait de lui remettre. En refermant la porte, presque malgré lui il jeta un œil à l'emblème de la brigade qui ornait le mur au-dessus du fauteuil de son supérieur. Le chardon, surmontant la devise « Qui s'y frotte s'y pique », lui adressa de muets encouragements.

## CHAPITRE 2

Remonté au quatrième étage, celui des « actifs », comme il aimait à l'appeler hors de portée de sa hiérarchie, il fit un détour par le distributeur de café. Il y salua quelques collègues qui prenaient leur service puis, muni de deux gobelets ramollis par la chaleur des breuvages, entra directement dans le bureau que partageaient le lieutenant Guilhem Lanternier et le capitaine Pascal Guilbert. Comme prévu, Guilhem manquait à l'appel. Pascal occupait seul les lieux et leva un regard interrogateur sur son chef de groupe qui venait de pénétrer dans son antre. Gilles lui tendit un gobelet.

- Court sans sucre, c'est bien ça ?
- C'est bien ça, merci.

Pascal se saisit du café, réprima une grimace en avalant une première gorgée brûlante et se cala dans son fauteuil. Son léger embonpoint, la bonhomie qu'il se plaisait à afficher le plus souvent, arrachèrent un sourire à Gilles. Il était de ceux qui savaient ce que cette fausse apparence cachait de détermination.

- Tu as l'air surpris de me voir, lui dit-il en s'installant dans le fauteuil de Guilhem.  
- Non, au contraire. Et pour tout te dire, j'espérais un peu te voir arriver ici... et m'annoncer du croustillant.

- Ah ! Tonton a eu l'une de ses célèbres intuitions ?  
- Un pressentiment, tout au plus.  
- Tu as écouté la radio ce matin ?  
- Tout juste ! Et comme je savais que tu étais de doublure cette nuit, je me suis dit qu'on allait récupérer l'enquête sur la mort de Clavel. Je me suis trompé ?

- On saura ça un peu plus tard. Le patron attend la décision du Proc', mais il a dans l'idée que la section antiterroriste pourrait hériter du bébé.

- Merde ! C'est Guilhem qui va être déçu.  
- Pourquoi particulièrement lui ?  
- Hein ? Ah, c'est vrai qu'on n'en a peut-être jamais parlé devant toi, mais avant de faire son droit, Guilhem a suivi le Cours Florent. Je crois même qu'il a démarré un semblant de carrière de comédien, heureusement, sans lendemain.

- J'ignorais, en effet.

Pascal réprima une envie de rire.

- Il ne s'en vante pas tous les jours non plus. Et il faut bien avouer qu'en général, c'est un sujet qui lui attire des plaisanteries pas toujours très fines...

- Je comprends mieux.  
- Et donc, j'imagine que mener une enquête dans ce milieu ne lui aurait pas déplu. En même temps, j'avais pensé aussi qu'elle nous échapperait. Je suppose que c'est rapport à l'engagement politique de Clavel ?

Le commandant Gilles Tissandier attribua un bon point à son subordonné. Il lui demanda dans un sourire :

- Tu avais déjà fait le rapprochement ?  
- Oui, évidemment, mais j'ai surtout un pote qui travaille au SPHP. J'ai déjeuné avec lui la semaine dernière et il m'a parlé de la demande de protection qui venait d'être refusée à Clavel.

Pascal connaissait bien les arcanes du Service de Protection des Hautes Personnalités. Il savait qu'appartenir à ce service était un job à part. Certains de ses personnels étaient affectés quasiment à vie à la protection d'un haut personnage de l'Etat. C'était le cas de Brochard, l'un de ses vieux collègues, qui faisait partie de la garde rapprochée d'un ancien Premier ministre, affectation qui entraînait une relation sur le long terme. D'autres n'opéraient que sur des

opérations ponctuelles, comme la visite d'un chef d'Etat étranger ou d'une autre personnalité placée temporairement sous les feux de l'actualité.

Gilles l'arracha à ses méditations :

- Je serais curieux de savoir ce qui l'a poussé à demander cette protection... Ton copain t'en a parlé ?

- Pas plus que ça. Il m'a juste laissé entendre qu'afficher sa préférence pour le parti politique actuellement au pouvoir ne leur avait pas semblé constituer une menace très sérieuse.

Pascal avait prononcé cette phrase avec un petit sourire ironique. Il redevint sérieux pour demander :

- Alors, si ce n'est pas cette affaire qui t'amène, que me vaut l'honneur de ta visite ?

- C'est pourtant bien pour ça que je suis là. J'ai convoqué les deux personnes présentes au moment des faits pour neuf heures. Donc, en attendant que l'affaire soit confiée officiellement...

- Compris. Tu me fais un petit topo ?

Gilles fit un compte-rendu circonstancié à son OPJ. Il lui détailla dans quelles conditions avait été découvert le corps, lui révéla les premiers témoignages des personnes travaillant avec Clavel et les premières constatations des collègues de l'Identité Judiciaire. Il lui dressa également un bref état des lieux, s'arrêtant sur les accès possibles au théâtre : l'entrée principale, celle des artistes et les issues de secours. Avant de conclure, il lui tendit une clé USB afin qu'il copie sur son ordinateur les photos réalisées sur place. Pascal les visionna rapidement. En rendant sa clé à son chef de groupe, il lui résuma à sa façon comment il voyait les choses :

- Si je comprends bien, on recherche un type que personne n'a vu ni entrer ni sortir, qui entre les deux a égorgé sa victime sans laisser aucune trace de son passage et, pour arranger le tout, il faudra opérer sous la pression des médias du fait de la célébrité du bonhomme... Finalement, ce n'est peut-être pas plus mal que ça tombe sur quelqu'un d'autre ce bordel !

D'un clin d'œil, Gilles lui adressa de muettes félicitations pour tant de sagesse et jeta un œil à sa montre.

- Ils doivent être là. Je prends l'électricien, tu prends la caissière ?

- C'est toi le chef.

- Je te l'amène tout de suite.

Cinq minutes plus tard, Gilles ouvrait la porte sur une jeune femme n'ayant pas encore atteint la trentaine, grande, un visage à l'ovale parfait, dont le teint mat et les cheveux noirs mettaient en valeur des yeux d'un bleu profond. Malgré les traits tirés et les yeux rougis, elle dégageait un charme fascinant. Le chef de groupe fit de rapides présentations, puis disparut sitôt le témoin assis face au bureau de son subordonné. Pascal lui adressa un sourire avant de commencer à enregistrer le procès-verbal.

- Mon collègue m'a donc dit que vous vous appelez Rachel Fleuriot, c'est bien cela ?

L'intéressée acquiesça timidement.

- Il me faudrait également vos date et lieu de naissance, ainsi que votre situation familiale s'il vous plaît.

Madame Fleuriot s'exécuta d'une voix fragile, lui précisant qu'elle était célibataire et sans enfant à charge. A la demande de Pascal, elle lui communiqua ensuite son adresse et son numéro de téléphone. Tout en répondant au policier, elle jetait des regards inquiets autour d'elle ou à ses pieds, semblant s'arrêter sur le lino défraîchi et les murs à la peinture jaunie. Sans doute s'était-elle fait une autre idée des locaux de la prestigieuse brigade criminelle ? Même son interlocuteur, sous ses airs de bon père de famille, devait être très éloigné de ce qu'elle s'était imaginé en quittant son appartement du XX<sup>ème</sup> arrondissement pour répondre à cette convocation.

Rompu à cette timidité coutumière chez les témoins, Pascal s'appliqua à ne pas la brusquer. Il reprit posément.

- Madame Fleuriot, je comprends très bien que ces événements vous ont été extrêmement pénibles. Mais il va quand même falloir que nous en parlions.

- C'est ce que m'a dit votre collègue hier soir, oui.

- Et je me permettrai de vous donner un avis personnel : il vaut mieux partager de telles émotions plutôt que de les garder pour soi. Ça peut aider à tourner la page.

- Je vais essayer de faire de mon mieux, lui assura-t-elle en le regardant dans les yeux pour la première fois. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

- Plein de choses, lui répondit Pascal en forçant son sourire. Et tout d'abord, est-ce que vous connaissiez bien monsieur Clavel ?

Elle réfléchit quelques secondes. Son visage trahissait le choc subi la veille. Il reflétait même une réelle tristesse à évoquer la victime.

- Oui, je le connaissais bien, évidemment. Surtout depuis qu'il jouait chez nous... Je veux dire, au Palais Royal.

- Oui, excusez-moi, je me suis mal exprimé. Je voulais surtout savoir si en tant qu'employée du théâtre, c'était juste « bonjour – bonsoir » avec lui, ou si c'était quelqu'un d'accessible que vous pouviez côtoyer au quotidien.

A l'évocation de sa relation avec le comédien, le visage de la jeune femme s'éclaira subitement.

- C'était quelqu'un de très bien. On passait pas mal de temps ensemble...

Mais, à la surprise de Pascal, elle se referma tout aussi brutalement.

- ... Enfin, je veux dire qu'il nous arrivait de discuter de choses et d'autres. Il s'arrêtait parfois à ma caisse lorsqu'il arrivait au théâtre.

L'OPJ ne savait pas exactement ce qui le gênait dans l'attitude et dans les mots de Rachel Fleuriot. Peut-être trop de spontanéité ? Peu disponible pour une étude de personnalité plus poussée, il mit de côté son ressenti et poursuivit, du même ton affable.

- Il passait donc devant vous tous les jours, dans le hall d'accueil ?

- Euh, oui, bien sûr. Pourquoi ?

- Je pensais qu'il y avait dans tous les théâtres ce qu'on appelle une entrée des artistes, plus discrète.

- Oui, il y en a une. Mais comme monsieur Clavel arrivait de bonne heure, quand il n'y a encore personne dans le hall, il passait par là.

- C'est ce qui s'est passé hier ?

- Oui, un peu avant dix-huit heures, comme d'habitude.

Pour avoir sans doute regardé beaucoup de séries policières, madame Fleuriot avait déjà deviné la question qui allait suivre :

- Et hier, monsieur Clavel était le même que les autres jours ? Vous n'avez rien remarqué de particulier chez lui ?

- Rien, non. Simplement, il n'est pas passé à ma caisse pour me serrer la main, comme il le fait quand il n'y a personne. Quand son taxi l'a déposé, j'avais un couple qui retirait des places. Alors il m'a juste adressé un petit signe, sans se faire voir des clients, comme il le faisait dans ces cas-là.

Pascal résuma ces premières réponses dans son procès-verbal, se relut à voix haute à l'attention de son témoin, et aborda un autre sujet :

- Est-ce que vous savez pourquoi il arrivait si tôt chaque jour ?

- Je crois, oui. Au début, je pensais qu'il répétait, ou qu'il se concentrait. Et puis un jour il m'a dit qu'il se servait de sa loge comme d'un bureau. Que c'était le seul endroit où il était tranquille pour faire son courrier ou passer des coups de téléphone.

- Il venait toujours seul ?

Il avait lancé cette question un peu machinalement, sans regarder madame Fleuriot. Le silence qu'il obtint pour seule réponse l'amena à poser sur elle un regard soupçonneux. Sa curiosité croissait en même temps qu'elle baissait les yeux.

- Je vous écoute.

- Eh bien... non.

Madame Fleuriot s'était mise à scruter ses pieds, semblant soudain fascinée par ses bottes à talons hauts. Pascal respecta son silence encore quelques secondes, puis revint à la charge :

- Mais encore ?

Enfin, elle se décida à relever la tête et à regarder le policier de biais.

- C'est que... Je ne sais pas si je peux.

- Alors, si c'est ça qui vous ennuie, soyez rassurée. Vous n'avez pas à vous demander si vous « pouvez ». Vous « devez » répondre à mes questions.

L'autorité légitime de l'OPJ s'étant exprimée, elle finit par admettre :

- En fin d'après-midi, monsieur Clavel venait parfois accompagné... de jeunes femmes. Pas souvent ! Mais de temps en temps. Ça a dû se produire trois ou quatre fois depuis la première.

- Vous connaissiez ces jeunes femmes ?

- Non, pas du tout. Enfin, je veux dire que je ne les ai vues que de loin. Dans ces cas-là, il ne passait pas par ma caisse, mais il allait directement dans sa loge. Je ne les voyais pas repartir non plus. Peut-être qu'elles restaient dans sa loge ou dans les coulisses pendant la représentation, ou bien qu'il les faisait sortir par l'autre porte. Je ne sais pas.

- Et quand vous employez le terme de « jeunes femmes », vous pensez à des personnes dans vos âges ? Vous avez vingt-huit ans, je crois ?

Son audition commençait visiblement à embarrasser la caissière. Elle ne parvint pas à regarder le policier pour lui répondre.

- Oui, ou peut-être plus jeune...

- Est-ce que le terme de « jeunes filles » serait plus approprié ?

- Je crois... oui.

Pascal s'apprêtait à notifier sa dernière réponse. Un petit cri apeuré arrêta son geste.

- Vous allez enregistrer ce que j'ai dit ?

- C'est ce que j'allais faire, oui. Vous y voyez un inconvénient ?

- C'est que... si sa femme l'apprend ?

Pascal eut un soupir désabusé.

- Il n'y a, du moins pour le moment, aucune raison que nous lui en parlions.

Cette annonce ne sembla pas rassurer totalement Rachel Fleuriot. Le policier sentit même qu'elle allait lui réclamer d'oublier ce qu'elle venait de lui révéler, mais elle ne fit aucun commentaire. Pascal se relut muettement tout en suivant le fil de ses pensées.

- Maintenant, dites m'en plus sur le théâtre en lui-même, s'il vous plaît.

- Le théâtre ?

- Oui, je veux parler des lieux, et surtout des accès. A propos des jeunes filles qui accompagnaient parfois monsieur Clavel, vous avez évoqué « l'autre porte ».

Sans doute pour s'assurer de ne pas dire une bêtise, madame Fleuriot prit le temps de la réflexion. Elle se laissa même aller à compter sur ses doigts avant de se décider :

- En plus de l'entrée principale, il y a l'entrée des artistes, qui se trouve juste à côté. Et puis il y a les issues de secours de la salle, qui donnent directement sur les escaliers extérieurs.

- Les escaliers extérieurs ? s'étonna Pascal.

- Vous ne connaissez pas le théâtre du Palais Royal ?

Le policier signifia son ignorance d'un rictus navré et sentit une petite marque de dédain dans le regard de la jeune femme. Elle lui fournit pourtant les explications qu'il attendait :

- Toute la façade du théâtre est occupée par des galeries qui servent d'issues de secours, avec des escaliers qui se déplient, comme on en voit souvent dans les feuillets américains. Vous voyez ce que je veux dire ?

- Je crois oui.

- Sinon, vous pouvez vous connecter sur notre site Internet. Il y a des photos. Vous vous rendrez mieux compte.

- Ce ne sera pas nécessaire dans l'immédiat.

Pascal se contenta de noter mentalement ces informations. Ce serait en effet à ses collègues en charge de l'affaire qu'il reviendrait de collecter sur place ces éléments : recenser les issues, vérifier leurs modes de condamnation, la présence ou non de caméra de vidéosurveillance, les fenêtres d'appartements ou les commerces donnant sur les portes d'accès au théâtre... Toutes ces données fastidieuses à rassembler, mais primordiales. Déjà, en abordant ce sujet, il était allé au-delà de ce qu'on attendait de lui, mais il ne pouvait s'empêcher de creuser un peu :

- Vous qui connaissez bien les lieux, vous auriez une idée par où aurait pu entrer et ressortir l'assassin de monsieur Clavel ?

Contrairement à ce qu'il imaginait, la jeune femme n'eut pas une seconde d'hésitation :

- Pour entrer, ça ne peut être que par l'entrée des artistes. Je ne quitte jamais ma caisse et si je dois le faire, je verrouille la porte principale le temps de mon absence.

- Et par ces fameuses galeries extérieures ?

L'employée eut une moue sceptique. Elle réfléchit encore quelques instants avant d'oser une hypothèse.

- On ne peut actionner les escaliers que de l'intérieur... C'est vrai que quelqu'un d'un peu sportif pourrait se hisser sur la première galerie, mais les issues de secours ne s'ouvrent aussi que de l'intérieur... ça me paraît difficile à imaginer.

- Bon, mes collègues se chargeront d'étudier cela sur place.

Il laissa de côté ces éléments, prit le temps de retracer mentalement le schéma de l'audition tel qu'il l'avait inconsciemment élaboré et abandonna son clavier pour faire face à son témoin.

- Bien, nous allons en venir aux événements d'hier. Vous vous sentez prête ?

- Oui... Enfin, je crois.

- Vous m'avez donc dit que monsieur Clavel était arrivé comme d'habitude, un peu avant dix-huit heures, que rien dans son attitude ne vous avait intrigué, mais que, simplement, puisque vous aviez du monde devant votre caisse à ce moment-là, il n'est pas venu vous saluer et vous a juste adressé un signe de la main. Nous sommes d'accord ? Rien à ajouter à ce sujet ?

- Euh... Non.

- Vous semblez hésitante.

Le visage de Rachel Fleuriot s'empourpra quelque peu.

- Non. Je réfléchissais, c'est tout.

- OK ! Alors ensuite, que s'est-il passé ?

- Eh bien, monsieur Clavel a emprunté l'escalier qui mène aux loges. Et puis... et puis je ne l'ai plus revu. Jusqu'à...

- Jusqu'à ce que vous sachiez ce qui s'était passé. C'est l'électricien qui vous l'a appris ?

- Oui. Il est arrivé en courant. Il était tout blanc...

- Vous le connaissez ce monsieur... Zarroug, je crois ?

- Non. Je ne l'avais jamais vu avant. On m'avait juste prévenu qu'une entreprise devait venir en fin d'après-midi pour remplacer quelques prises et tester l'alarme incendie. Il est arrivé vers dix-huit heures trente. Apparemment, on lui avait déjà montré où il devait intervenir et il a commencé à travailler tout de suite.

- J'y pense, vous n'avez pas un électricien au théâtre, pour les projecteurs et tout ça ?

L'employée du théâtre eut un petit sourire entendu.

- Non... On a un régisseur, qui règle les éclairages et qui les commande pendant les représentations, mais ce n'est pas un électricien.

- Bon, bon... Passons. Il vous a donc dit ce qu'il venait de voir. Qu'est-ce que vous avez fait après ?

- Eh bien... J'ai appelé monsieur Peyret, le directeur, et l'électricien a appelé la police avec son portable.

La jeune femme marqua alors une hésitation.

- Après... On est sorti dans la rue pour guetter vos collègues. On... je crois qu'on n'avait pas envie de rester à l'intérieur avec ce que... Mais la police est arrivée et monsieur Peyret tout de suite après. Puis c'est allé très vite...

Le policier comprit que son témoin allait avoir du mal à poursuivre et que son audition risquait de tourner court. Ses nerfs étaient sur le point de lâcher et ses yeux s'embuaient à nouveau. Il tenta encore quelques questions, lui demandant si vraiment, elle n'avait rien vu ni rien entendu de particulier entre l'arrivée de monsieur Clavel et celle de l'électricien. Devant l'air désesparé de madame Fleuriot, il se résigna à décrocher son téléphone pour joindre Gilles. Celui-ci répondit à la première sonnerie :

- Tissandier.

- Pascal. Je vais avoir terminé avec madame Fleuriot. Tu veux l'entendre à ton tour ?

- Si tu n'as rien relevé de particulier, je ne pense pas que ce soit nécessaire. Ton avis ?

- Le même.

- Alors, libère-la. Je passe te voir dans le quart d'heure.

Sur le claquement sec du combiné qu'on repose, il entreprit de conclure son procès-verbal, l'imprima en trois exemplaires qu'il fit signer à la caissière avant de se lever, lui indiquant ainsi qu'ils en avaient terminés. Elle se leva à son tour, après s'être essuyé les yeux à un vieux Kleenex pioché dans son sac.

Tandis qu'il la raccompagnait à travers les dédales de couloirs du dernier étage, ils croisèrent deux collègues d'un autre groupe qui se retournèrent sur la gracieuse silhouette dessinée par un jean et un pull moulant. Pascal leur renvoya un haussement d'épaules dédaigneux et guida madame Fleuriot jusqu'au sas de sortie. Avant de la saluer, il sortit une carte de visite de la poche intérieure de sa veste.

- Si toutefois, un élément, même anodin, vous revenait. Vous pourrez me joindre à ce numéro. N'hésitez pas à l'utiliser.

La jeune femme détaillait la carte de visite, sur laquelle était représentée la façade du 36. Elle prit du temps avant de la ranger dans son sac et Pascal eut à nouveau l'impression qu'elle avait quelque chose à ajouter.

- Si c'est le cas dès à présent, n'attendez pas de m'appeler. Dites-le-moi tout de suite.

- Non. Excusez-moi... Je suis juste... perturbée par tout ce qui s'est passé. Au revoir Monsieur.

Sous l'œil fatigué du Brigadier en poste, Rachel Fleuriot emprunta le sas de sécurité.

- Au revoir, Madame.

En reprenant la direction de son bureau, Pascal vit arriver son chef de groupe, raccompagnant à son tour un homme plutôt jeune, d'origine nord-africaine. Tout comme madame Fleuriot, son visage gardait les stigmates d'un choc émotionnel violent. Pascal s'arrêta après les avoir croisés et attendit que Gilles salue le jeune homme. Lorsqu'il revint vers lui, il l'interrogea :

- Alors ?

Le commandant eut une grimace.

- Il a pris cher ! Ce qui peut se comprendre quand on a vu le tableau. Je l'ai laissé évacuer au maximum, en espérant que ça l'aidera à reprendre pied.

- Et en ce qui nous concerne ?

- Rien de bien captivant. Il m'a raconté que Peyret, le directeur du théâtre, lui avait indiqué la veille tout ce qu'il avait à faire, en lui recommandant de commencer par la loge de Clavel afin de lui foutre la paix à l'approche de la représentation. Il lui avait dit aussi de bien frapper avant d'entrer dans la loge. Ce qu'il a fait avant de pousser la porte. La suite, tu t'en doutes...

Les pas des deux policiers les avaient naturellement ramenés au distributeur de boissons chaudes, point névralgique de la brigade. Sans demander confirmation, Pascal fit couler deux cafés. Il en tendit un à son supérieur et ils rejoignirent en silence le bureau de celui-ci. Installés face à face, ils reprirent leur conversation.

- Sinon, il m'a assuré qu'il n'est pas rentré de plus d'un mètre dans la loge et qu'il n'a touché à rien. Il n'a croisé personne dans le théâtre et n'a rien remarqué d'anormal. J'imagine que c'est la même chose avec la caissière ?

- Affirmatif ! J'ai juste eu droit à une petite confidence. Apparemment, il arrivait à Clavel d'utiliser sa loge pour des rendez-vous galants.

- De jeunes actrices en quête du rôle de leur vie, je suppose ?

- Ça, je n'en sais rien. Mais d'après elle, elles étaient effectivement beaucoup plus jeunes que lui.

Ils échangèrent encore quelques impressions sur les auditions qu'ils venaient de conduire, s'accordant sur le fait que le juge qui se retrouverait en charge de l'instruction aurait tout intérêt à miser sur l'enquête de voisinage plutôt que sur les témoignages qu'ils venaient de recueillir, puis Pascal s'engagea à lui transmettre son PV aussitôt qu'il aurait regagné son bureau.

- Tu reprends sur « La Vilette » ? demanda Gilles.

- Oui. Je suis curieux d'avoir des nouvelles de Guilhem. C'est bizarre qu'il n'ait pas appelé et en même temps, ce n'est pas bon signe. S'il avait pu tirer quelque chose de Kerboua, il aurait été trop heureux de nous en faire profiter. Je vais l'appeler.

L'appel déclenché, il n'eut pas le temps d'entendre la moindre sonnerie et encore moins celui de placer un mot. La voix enflammée et le langage fleuri de son binôme lui perforèrent le tympan.

- Putain, tu m'as devancé de deux secondes ! Gilles est avec toi ?

- Euh, oui.

- Je suis chez le patron. Venez nous rejoindre !

- Qu'est-ce qui se p... ?

- Rappliquez, merde ! Et magnez-vous le train !